

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un dimanche pauvre

Claude Haeffely

Volume 16, Number 1 (91), January–February 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeffely, C. (1974). Un dimanche pauvre. *Liberté*, 16(1), 69–72.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Un dimanche pauvre

à m.r.

1

J'allais mourir demain. La pomme s'annonce bleue. Le printemps résiste. Un arbre cède la parole au serpent. J'allais mourir demain. Et c'est encore une envie de melons et de poires, quand les seins d'Andromaque triomphent avant d'aller s'ébouler vers les ventres du soir.

Dans le parc, les mains rouges des enfants fouillent une terre humide. C'est l'odeur de la guerre. Sous les tilleuls, ronronnent quelques vieillards, elle s'annonce par une courte phrase électrique. Le ciel emprunte à sa peau un rose déjà mauve. Elle se baigne dans une image de montagnes et de nids. J'allais mourir demain. Je ne suis maintenant que regard, nez, bouche, oreille, main, pour découper le vent et retenir le temps qui passe. L'avalanche me surprend, seul survivant sans âge, au milieu du jour, d'un faux jour de fête. Toutes les cloches sonnent.

J'allais mourir... cherchant refuge dans les rallonges du temps, m'enfonçant dans le plâtre et la pierre et la boue, même la boue, pour que la mort ne puisse plus jamais me reconnaître et me rejoindre.

2

On les expulse du ventre des églises. Un autre lit s'ouvre, mais jamais sous l'échelle. Le jeu consiste à retrouver le plan des caves, mais l'oeil efface tout.

Par escaliers extravagants, il faudrait pour suivre une navigation solitaire. Meurtrières bouchées dissimulant des oubliettes trop serrées à la taille. Ils étouffent

3

Soumis aux ondulations de la nuit, esclaves des fantaisies dictées par quelques monstres en prière, ils cèdent, la tête enfouie dans un volcan de paroles heureuses, mais l'amour est mort.

4

A voix haute, le froid métallique des ponts, la mélancolie du rail.

A marée basse, trois dentellières en pierre de taille contemplent une plaque d'eau dans laquelle se reflète un ciel immobile.

Pensées riches d'incertitudes. Il encercle la tête et le sexe de l'amoureuse, de petits cailloux, sachant déjà qu'elle ne résistera plus à la tentation.

5

Elle se couvre de cendres, refuse le prestige au profit des larmes, nous offrant ses châles, sa migraine, son rêve de lèvres et de poils.

On devine au bout de ses doigts une réponse possible à la folie qui grimpe entre ses jambes, mais l'ongle s'impatiente et les cheminées fument.

6

Afin de faire surgir d'un écho la touffe, on fouette l'invisible, on fait valser des ventres et suer le vertige.

Après bien des chansons, deux bouches accroupies font l'amour dans le noir. On perçoit dans le bronze l'angoisse d'un regard.

7

Nostalgie du bleu, et la voilà qui marche sur la tête pour mieux défigurer la nature. Elle s'empare aussi du bec, des pattes, des plumes et de toutes les audaces de l'oiseau, pour mieux connaître la bouche du satyre.

Elle écoute aux portes, rampe, s'accroche à la dernière branche de l'arbre qui verra l'aube.

8

Mais c'est derrière son guichet, qu'il la renversera dans l'assiette. Quand on aime le sucre et la violence, le champagne sous les jupes...

Il arrivait parfois qu'elle fasse venir un prêtre, une pizza, des mets chinois. Vaste porche en extase visité par les fauves. Le siège décidé, on fait rouler quelques tonnes de baisers. Juste pour voir. Encore plus bas, toujours plus de douceur, jusqu'aux urines.

9

Mais le coeur habite le NON. Les mains jointes autour du monde, la terre s'en va...

10

Elle crève le décor. Dans leur fauteuil d'orchestre quelques amateurs distingués ouvrent un oeil, regrettant de ne point voir sur scène : « Veaux, vaches, cochons, couvées » ...

La terre tremble et les horizons brûlent. Le museau vert d'un rat déjoue tous les pièges posés par l'amour. Un fou imagine la suite sans tenir compte du beau et du laid, du bien et du mal ...

Ils inaugurent un nouveau règne.

CLAUDE HAEFFELY